

Victoriaville : épicentre de la pandémie de la grippe espagnole en Amérique

Monique T. Giroux

Volume 24, Number 1, 2018

Victoriaville, Arthabaska et les alentours, parlons-en!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88326ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giroux, M. T. (2018). Victoriaville : épicentre de la pandémie de la grippe espagnole en Amérique. *Histoire Québec*, 24(1), 16–18.

Victoriaville : épice de la pandémie de la grippe espagnole en Amérique

par Monique T. Giroux

Monique T. Giroux a été journaliste-pigiste après avoir publié son premier roman portant sur la grippe espagnole en 2003. Elle a remporté sept prix littéraires, obtenu une Mention honorable de l'Université du Québec à Chicoutimi et été finaliste du prix de Radio-Canada à deux reprises. Elle est l'auteur de quatre ouvrages sur l'histoire des régions des Bois-Francs et de l'Érable et a collaboré à la recherche et la rédaction de plusieurs textes à saveur historique. Elle est également coauteure de quatre essais, dont un sera publié en France prochainement. Quelques-uns de ses écrits font partie de publications collectives, dont le dernier chez VLB.

L'automne est précoce en 1918. Dès août, il fait froid, pleut beaucoup et les rares rayons de soleil n'arrivent pas à traverser l'épaisse couche de brume qui couvre la terre presque en permanence. Une grande partie des récoltes pourrissent avant d'arriver à maturité, et ce qui semblait épargné ne se conserve pas dans les caveaux. Même la saison de la grippe est devancée, et elle s'annonce particulièrement virulente.

S'il ne s'agissait de ces incon vénients, tous les espoirs sont permis. Victoriaville et Arthabaska se voient en passe de devenir des centres prospères. L'industrialisation, qui a pris de l'expansion avec le conflit mondial, embauche des centaines de travailleurs venus des communautés rurales des environs, où ces derniers se font remplacer par de la machinerie agricole moderne de plus en plus performante. Cependant, il n'y a pas suffisamment de logements pour accueillir l'afflux de cette main-d'oeuvre, et on ne peut en construire de nouveaux étant donné la restriction des matériaux à cause de la guerre. La plupart des habitations deviennent surpeuplées.

L'éducation ne se trouve pas en reste avec cette prospérité; le Collège Sacré-Cœur jouit d'une telle réputation que les étudiants viennent d'aussi loin que de l'Ouest canadien et la Nouvelle-Angleterre pour s'y faire instruire. De plus, la guerre, qui devait s'avérer la dernière, tire à sa fin. La conscription est abolie et les valeureux soldats démobilisés, particulièrement les blessés et les malades, ont commencé à rentrer. On peut enfin savourer la paix!

De plus, Victoriaville est l'hôte d'un événement d'envergure nationale, voire mondiale : le Congrès eucharistique. Des invités arrivent de partout, même des *vieux pays*, pour prendre part aux célébrations qui débutent le 15 septembre.

Puis l'inquiétude gruge de plus en plus l'euphorie. Les gens contaminés par la grippe, autant la population locale que les visiteurs, sont très malades et les plus atteints ne passent pas au travers. Victoriaville, qui a eu six décès durant tout le mois d'août, doit enterrer huit de ses citoyens du 5 au 23 septembre. Arthabaska, qui déplorait un décès en août, en compte sept pour la seule période du 10 au 23 septembre, date à laquelle les autorités déclarent l'état d'épidémie. Les visiteurs, qui repartent chez eux en catastrophe, contribuent à propager le virus.

Les autorités instaurent la quarantaine et on placarde les maisons des malades, mais il s'avère impossible de contrôler les allées et venues de tous ces gens. Il y a bien quelques médicaments disponibles, mais aucun ne se révèle vraiment préventif ou efficace. Les plus populaires sont l'huile et les carrés de camphre, les purgatifs et les lavements pour les biens portants, afin que le mal ne s'accroche pas, et pour les malades, pour évacuer la maladie! Certains vont jusqu'à boire de la térébenthine et de l'huile à charbon pour tuer le *méchant!*



Souvenir du Congrès Eucharistique 1918, fonds Frères du Sacré-Cœur.



Arche au Congrès eucharistique de 1918, fonds Frères du Sacré-Cœur.

Le taux de mortalité devient anormalement élevé, puis c'est l'hécatombe. Du 24 septembre au 30 octobre, il trépane 75 personnes à Victoriaville, dont 9 dans la seule journée du 29 septembre. À Arthabaska, du 26 septembre au 30 octobre, on compte 44 décès, dont 5 le 3 octobre. L'inquiétude est palpable et l'expression *tomber comme des mouches* prend tout son sens. Huit des 35 personnes hospitalisées à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska avec un diagnostic d'influenza y laissent leur vie. Ces derniers chiffres s'avèrent cependant peu représentatifs, car les gens craignent davantage l'hospitalisation que la maladie. C'est à la maison qu'on meurt.

L'épidémie s'étend

La journée même où les autorités déclarent l'état d'épidémie à Victoriaville, soit le 23 septembre, on signale le décès de neuf matelots rapatriés sur des bateaux ancrés dans le port de Québec. Le diagnostic d'influenza est démenti, puis confirmé. Ils ont survécu à la guerre, mais sont fauchés par la grippe. Les biens portants, souvent porteurs du virus, rentrent dans leurs familles... et les contaminent!

En moins de sept jours, tout le continent est touché : Montréal, Québec, Trois-Rivières, Richmond, New York, Philadelphie, San Francisco... Il faudra trois mois à la pandémie pour faire le tour du monde. Aux États-Unis, l'espérance de vie passe de 51 à 39 ans.

L'autopsie d'une hécatombe

En novembre, probablement vaincue par le froid, l'épidémie tire à sa fin et huit décès sont enregistrés à Victoriaville, cinq à Arthabaska. En décembre, la mortalité reprend ses moyennes habituelles : cinq pour Victoriaville et un pour Arthabaska.

C'est 2,1 % de la population de Victoriaville et Arthabaska qui a péri entre le 1^{er} août et le 31 décembre 1918¹. Pour avoir une idée de l'ampleur de la catastrophe, imaginez une ville de 40 000 habitants perdant 840 de ses citoyens en dix semaines! Au Québec, 530 000 personnes sont atteintes et 13 500 en perdent la vie².

En même temps, Brest devient l'épicentre européen. Les ravages dans les populations, affaiblies par le rationnement résultant de quatre ans de guerre, sont considérables. En moins de trois mois, la moitié de la population mondiale est contaminée et 100 millions d'individus succombent à l'infection³.

Cette deuxième pandémie est la plus meurtrière. La première au printemps de 1918 et la troisième au début de 1919 font beaucoup moins de victimes.

La promesse d'un avenir radieux se transforme en un passé douloureux

L'épidémie a été accélérée par ce qui semblait de si bon augure pour la région des Bois-Francs: l'urbanisation qui entraîne la surpopulation des logements urbains, l'accueil des collégiens étrangers, le retour des soldats démobilisés de même que l'arrivée puis le départ des visiteurs du Congrès eucharistique, 35 000 ayant assisté à la procession et 25 000 à la messe papale, alors que Victoriaville et Arthabaska totalisent 7 500 habitants. Il faut aussi ajouter à ces facteurs de risques le rapatriement des dépouilles des personnes décédées en Nouvelle-Angleterre pour être inhumées dans leur paroisse d'origine.



Congrès eucharistique de 1918, reposoir de la Fête-Dieu, fonds des Frères du Sacré-Cœur.

Toutes proportions gardées, les gens de Victoriaville et d'Arthabaska ont à déplorer deux fois plus de décès que ceux de Montréal et de Québec. Ce fut encore pire dans certains villages des Bois-Francs : Chesterville, Danville, Notre-Dame-de-Lourdes, Saint-Adrien, Saint-Albert, Saint-Ferdinand, Saint-Fortunat, Saint-Jacques-le-Majeur, Saint-Rémi-de-Tingwick, Saint-Samuel, Saint-Valère, Saint-Wenceslas et Sainte-Hélène-de-Chester ont doublé leur taux de mortalité en 1918, tandis que Kingsey Falls, Lyster, Saint-Julien, Saint-Louis-de-Blandford et Sainte-Élisabeth-de-Warwick ont triplé le leur et Inverness presque quadruplé le sien! À Laurierville, près de 8 % de la population est décimée.

Des médecins, des religieux et de simples citoyens se dévouent sans compter, parfois au péril de leur vie. D'autres saisisissent l'occasion pour vendre des potions miracles, ou profitent de la panique pour se procurer des biens à des prix dérisoires. L'épidémie laisse des veufs et des orphelins en grand nombre, mais très peu de ces derniers se font confier à l'orphelinat durant cette période. Il semble que, dans un premier temps, ces enfants aient été pris en charge dans leur milieu, parfois recueillis par des membres de la famille installés aux États-Unis. Ce n'est que l'année suivante qu'on se voit obligé d'agrandir l'orphelinat pour y recueillir des enfants qu'on ne peut ou ne veut plus garder. On constate alors que plusieurs ont été « pris en élève » pour être exploités comme travailleurs agricoles ou domestiques.

Les conséquences socio-économiques sont considérables et ont des répercussions méconnues jusqu'à nos jours. On n'a qu'à penser aux familles recomposées, avec plus ou moins de bonheur, et aux faillites qui en ont résulté, pour ne nommer que ces deux facteurs.

L'expérience dans les Bois-Francs étant médiatisée, les autres régions ont eu quelques jours à quelques semaines pour anticiper et s'organiser pour faire face à la situation. On a alors rapidement fermé les lieux publics et aménagé des hôpitaux temporaires, tels le refuge Murling à Montréal et des écoles dans plusieurs municipalités.

Cette catastrophe a démontré la nécessité de s'organiser pour être en mesure de faire face à d'autres fléaux du genre. Elle a été à l'origine de la création du Bureau municipal de Santé de Montréal dès 1918, ainsi que de l'hôpital d'Asbestos et du Ministère fédéral de la Santé qui entrèrent en fonction en 1919.

Le virus⁴ de la grippe étant mutant et puisqu'il faut trois mois pour produire le vaccin correspondant, nous sommes tout aussi vulnérables que nous l'étions en 1918. Le meilleur outil pour éviter la propagation reste la quarantaine pour les personnes atteintes.

NOTES

- 1 Tous les décès sont répertoriés du 1^{er} août au 31 décembre. Pour Arthabaska, 59 décès pour une population de 2196 personnes, soit 2,7 % de la population; pour Victoriaville, 102 décès sur une population de 5334 personnes, soit 1,9 % de la population. Archives de M.T.G.
- 2 LANDRY, Louis, *Encyclopédie du Québec*, vol. 2 1973, p. 825.
- 3 Collectif, *La planète en colère : Atlas des catastrophes naturelles*, Sélection du Reader's Digest 1999.
- 4 Les antibiotiques n'ont aucun effet sur les virus.

